

Le vélo me grignote : la lettre d'une pauvre esseulée du dimanche matin

MA CHÈRE MURIELLE, une fois encore, nous n'avons pu vous rendre visite dimanche et j'en suis profondément navrée. Depuis combien de temps nous sommes-nous rencontrées, ainsi que nous en avons pris la charmante habitude ? Trois mois... quatre mois peut-être... Je ne sais plus. En tout cas c'est depuis le jour où est venue à nos maris l'idée merveilleuse et saugrenue d'aller, tous les dimanches matin, comme des gamins, faire joujou avec leurs bicyclettes sur les routes du département.

Au début, j'avais trouvé ça drôle. J'avais même encouragé Paul à acheter son beau vélo à dérailleur. Faut dire que toute la semaine derrière son bureau, le pauvre chéri avait besoin d'exercice et je souhaitais qu'il aère un peu ses jambes et ses poumons. Eh oui, je l'ai aidé à payer sa machine de malheur avec ma cagnotte, tu sais, les petites « grattes » que je me faisais, avant, sur les fins de mois...

Et puis je ne voyais pas d'un mauvais œil qu'il me débarrasse le plancher pendant que je faisais le ménage. Tu sais combien c'est pénible un homme qui tourne en rond dans les pièces pendant qu'on torchonne ou brandit l'aspirateur...

Ah ! Si j'avais su ! Aujourd'hui, ce n'est plus un mari que j'ai, mais un coureur cycliste ! Lui qui avait tant de mal à quitter son lit à 9 h le dimanche, s'élançait maintenant comme un cabri à 7 h, dès la première sonnerie du réveil ! La maison devient alors un vrai champ de bataille et retentit de ses jurons : il cherche son maillot, sa casquette, ses chaussures spéciales à semelles à bascule, essaie son cuissard et passe sa joue sur le chamois pour se rendre compte si l'intérieur est suffisamment attendri et puis il pense au bidon... Ah ! Le bidon : il contient une mixture mystérieuse sucrée destinée à lui redonner des forces (sur la route seulement). Enfin il enfourche sa monture et je ne le revois plus avant midi quand ça n'est pas une ou deux heures de l'après-midi.

EN TRE TEMPS, il roule facile — c'est lui qui le dit — sur Prugny et Vauchassis, règle son compte au peloton en passant en haut de Bercenay et... met tout le monde dans le vent en « faisant » Sommeval. Tu vois, maintenant, ma pauvre chérie, je parle comme lui. Si tu ne veux pas passer pour une idiote, il ne faut pas dire « grimper la côte de Sommeval ». On « fait » Sommeval comme moi je fais les cuivres. On fait La Perrière ou Montgueux, encore que pour la rampe de Montgueux, c'est déjà plus rare, vu que c'est plus difficile...

Bien que je n'aie plus l'occasion de les voir, ces hauts lieux du département, théâtre de ses exploits, je les connais par cœur. Jamais je n'en ai entendu parler. Mais je crois d'ailleurs que mon champion de mari ne les voit pas davantage : pas le temps et la possibilité. Le nez sur son guidon, il ne regarde que la route, le bout de son boyau ou l'arrière-train de celui qui le précède : il a trop peur de se laisser décrocher par ses compagnons d'infortune, alors que, le cœur entre les dents, il souffre mille morts...

Il doit savoir qu'il « fait » Forêt Chenu quand son cœur bat trois fois plus vite qu'en « faisant » Prugny ou quand ses mollets tourment trois fois plus lentement. Comme les aviateurs, il est parvenu à piloter sans visibilité : avec sa bouche ouverte comme une carpe, il peut rouler les yeux fermés, le rythme de sa respiration et les battements de son cœur le renseignent sur les difficultés du parcours et les lieux qu'il traverse.

Surtout, ne va pas lui dire, qu'à son âge, il est fou de faire la course comme un jeunot ! Non ! Il fait de la randon-

née, avec, bien sûr, des petites pointes de temps en temps, histoire de juger de ses possibilités.

Bref, quand il rentre crotté, couvert de boue, de poussière et de sueur, le visage tordu par l'effort, il est fourbu ! Il me dit que c'est de la bonne fatigue. Je ne sais pas si elle est bonne, mais pour de la fatigue, ça oui, c'est bien de la fatigue... Après avoir englouti son repas (il mange comme quatre et reprend toutes les calories qu'il avait perdues), il se jette sur son lit, « juste pour une petite sieste » qui se prolonge parfois jusqu'à cinq ou six heures. Et pendant ce temps-là, je me morfonds à attendre que le champion veuille bien refaire surface.

QUE FAIRE ? J'ai bien essayé de le raisonner : c'est comme si je soufflais dans son guidon pour en faire sortir de la musique ! Je me suis mise en colère : pas de réaction. J'ai même songé, le soir, quand nous devrions tendrement nous retrouver, à me mettre en grève. Idée stupide : il ne s'en apercevrait même pas vu qu'exténué par ses efforts, il s'endort dès qu'il s'allonge...

Voilà ma chère Murielle ce qu'est devenue mon existence et sans doute la tienne aussi. Que faire ? Je sens que la bicyclette est en train de me grignoter petit à petit. Car il faut que je te dise : il en parle toute la semaine de cette dévoreuse. Si tu voyais avec quel soin il l'astique, la graisse, la bichonne : une vraie mère poule avec elle. Paul passe des heures à démonter sa roue libre, à changer de boyau (il en a de toutes les finesses), à remonter le dérailleur. Lui qui n'a jamais su déboucher mon évier sans tout casser, n'a pas

son pareil pour changer de frein, de pignons, tendre sa chaîne ou graisser son 53 X 13. Et dire que pendant toutes ces opérations, il voulait que je le chronomètre !...

Ah ! ma pauvre, c'est tout juste s'il ne monte pas sa « petite reine » dans notre chambre à coucher. « Sa petite reine... sa petite reine... » c'est lui qui l'appelle comme ça... Et moi alors, qu'est-ce que je deviens dans cette affaire, moi la belle Hélène ? Il me prend pour une poire !

Rien : je ne deviens rien. Je m'étiôle le samedi soir, on ne sort plus. Monsieur veut se coucher de bonne heure pour être en forme le lendemain matin : car sur la route, c'est à celui qui dépasse l'autre. Ah ! Malheur : quand il n'est pas sur son vélo, c'est son vélo qui lui tourne la tête.

BIEN SÛR, j'essaie de me consoler en me disant que je ne suis pas la seule. Il paraît que chaque dimanche matin des groupes entiers de pédaleurs sillonnent nos routes dans tous les sens. La folie se gagne. Ça « flingue » de partout comme il dit, pendant que nous autres, pauvres esseulées, attendons le retour de nos champions.

Eh bien non ! J'en ai ras-le-bol de l'attendre et je te propose de m'aider. Fondons ensemble « **l'Association des esseulées du dimanche matin** ». Nous allons réagir. L lançons un appel à toutes les malheureuses de la pédale. Je connais un journaliste, un brave garçon qui, si nous savons nous y prendre, parlera de notre mouvement dans sa chronique et nous attirera des sympathisantes.

Que ferons-nous ? On verra... on verra... pourquoi pas des barrages sur les routes ?

Ma chérie, je compte sur toi. A bientôt ta réponse, en attendant, je t'embrasse.

Hélène

(Article paru dans l'Est-Eclair
dans les années 1980)

